

L'HUMANISME SOLAIRE DE CAMUS : UNE ÉTHIQUE DU COURAGE ET DE LA LUCIDITÉ

Par **Colette GUEDJ**, professeur des Universités.

(Conférence pour le Cercle Condorcet des Alpes-Maritimes le mardi 22 janvier 2013)

Pour introduire à la question.

Je débiterai par une mise au point terminologique concernant le concept d'éthique. Qu'est-ce qui différencie l'éthique de la morale ?

Si l'on en croit la définition généralement admise, l'éthique est la science de la morale et des mœurs. C'est une discipline philosophique qui réfléchit sur les finalités, sur les valeurs de l'existence, sur les conditions d'une vie heureuse, sur la notion de « bien ». L'éthique peut également être définie comme une réflexion sur les comportements à adopter pour rendre le monde humainement habitable. En cela, l'éthique est une recherche d'idéal de société et de conduite de l'existence. La morale, quant à elle, est un ensemble de règles ou de lois ayant un caractère universel, irréductible, voire éternel.

Mais pour moi la réponse la plus appropriée qui permet de distinguer ces deux concepts, me semble être celle d'André Comte-Sponville. On connaît ce philosophe, excellent vulgarisateur d'idées complexes, l'ardent défenseur des thèses de Lucrèce, Épicure, dans leur philosophie du bonheur, cet humaniste qui fut l'élève et l'ami de Louis Althusser, et qui siège également au Comité Consultatif National d'Éthique. Pour lui, la morale est ce que l'on fait par devoir (en mettant en œuvre la volonté) et l'éthique est tout ce que l'on fait par amour (en mettant en œuvre les sentiments)¹. Et c'est la définition que j'ai envie de retenir.

Que Camus ait été considéré comme un moraliste surtout par ses détracteurs ne peut être mis en doute, notamment par sa constante réflexion sur la question du bien et le mal, mais ce qui ressort de son œuvre est surtout comment se conduire face au mal, à la violence, à l'injustice. En cela il propose une éthique, une conduite de vie.

Quant au terme d'humanisme je m'en expliquerai plus loin.

I. L'ENFANCE ALGERIENNE

II. UN HOMME EPRIS DE JUSTICE

III. LE REVE GENEREUX D'UNE FUSION MULTIETHNIQUE

IV. L'ABSURDE OU LA PHILOSOPHIE DU BONHEUR:

V. LA CELEBRATION LYRIQUE DE LA REVOLTE ET LA PENSEE DE MIDI

I. L'ENFANCE ALGERIENNE

1. une pauvreté baignée de lumière

Camus naît à Mondovi, à proximité d'Annaba, le 7 novembre 1913, dans un quartier déshérité, au milieu de gens simples. Il a vécu une enfance pauvre

¹ André Comte Sponville. *Le capitalisme est-il moral ?* » (Albin Michel)

parmi les pauvres, proche des humbles, des milieux populaires et ouvriers. En 1921 la famille s'installe à Alger près de Belcourt en lisière du quartier arabe.

« La pauvreté n'a jamais été un malheur pour moi : la lumière y répandait ses richesses. Même mes révoltes en ont été éclairées. »

Il faut relire *le Premier Homme* (titre en écho au nihilisme du « dernier homme » de Zarathoustra) : Camus réinvente sa naissance dans une chambre misérable où l'on a allumé le feu et préparé des serviettes, sorte de reconstitution de la nativité crèche, tableau poignant où le père se découvre devant l'enfant qui naît.

Son père, ouvrier agricole, est « mort au champ d'honneur » comme on dit. Sa mère fait des ménages, elle est sourde, infirme, « pensant difficilement », regardant de sa fenêtre passer les trams, quasi muette, vivant avec un frère infirme qui était lui-même ouvrier. Elle-même est sous l'emprise d'une mère rude et dominatrice qui mène tous ses gens à la baguette, ou plutôt au nerf de bœuf. Que de fois, elle essaiera de s'interposer avec ses pauvres moyens pour que sa mère ne frappe pas trop fort ses enfants...

L'Algérie de son enfance, c'est celle des plaisirs simples, les matchs de foot (Camus sera gardien de but, pas champion à cause de sa maladie) DIAPO et ces « quelques biens périssables et essentiels qui donnent un sens à notre vie: mer, soleil et femmes dans la lumière ». La lumière comme antidote au malheur ? Les lieux de son enfance, transfigurés par la magie des couleurs et des odeurs, Camus les célébrera aussi en de sublimes pages lyriques qui ne sont pas sans faire penser au Gide des *Nourritures terrestres* (auquel il reprochera plus tard, il est vrai, son « intellectualisme »). *Noces, publiés en 1939 à Alger aux Éditions Charlot*, empreint de gravité festive, doit beaucoup au livre *Les Îles* de Jean Grenier, son prof de philo qui deviendra son maître incontesté, son initiateur, son compagnon fidèle. Il cite Grenier citant *l'Évangile de Matthieu* :

« Les noces sont prêtes... Allez donc dans les carrefours et appelez aux noces tous ceux qui seront là. »

Mais le royaume de Camus n'est pas celui des cieux, c'est celui des hommes de ce monde. Les noces de la terre et de la mer n'y sont pas célébrées avec une puissance transcendante (cf. « penseur radical de l'immanence » pour Onfray) mais avec la beauté d'ici-bas, dans la plénitude de la nature méditerranéenne, éclatante aussi bien dans les paysages que sur le corps de femmes. Et les heureux pour Camus, ce sont ceux qui appartiennent à « toute une race née du soleil et de la mer, vivante et savoureuse » qui ont le culte et l'admiration du corps, où se conjuguent pauvreté matérielle et richesse sensuelle :

« Il me faut être nu et puis plonger dans la mer, encore tout parfumé des essences de la terre, laver celles-ci dans celles-là, et nouer sur ma peau l'étreinte pour laquelle soupirent lèvres à lèvres depuis si longtemps la terre et la mer. » (*Noces à Tipasa*)

Ajoutons que Camus jouit d'autant plus de la vie, qu'il porte en lui l'imminence d'une mort « annoncée » qui fera naître en lui un « tragique solaire ». Atteint de tuberculose, avec de nombreuses récidives, il hébergera dans son corps, sa vie

durant, cette maladie mortelle. Pourtant la mort arrivera là où l'on ne l'attendait pas, comme c'est souvent le cas, sur l'axe sud-nord d'une route de vacances, de retour de Provence, à l'âge de quarante-sept ans en 1960. Dans la voiture accidentée les épreuves du *Premier homme* et un exemplaire du *Gai savoir* de Nietzsche.

2. le tournant de la vie

Survient l'élément capital de son enfance, qui va transformer son rapport à la pauvreté. Il est lié à la figure inoubliable d'un homme qui va jouer un rôle décisif dans son destin et changer sa vie.

En 1923, élève du cours moyen 2^e année, Camus est remarqué par son instituteur, Louis Germain, qui tente de convaincre sa grand-mère de le préparer au concours de 6^e, au lieu de le présenter au certificat d'études qui aurait clos sa scolarité. La grand-mère refuse catégoriquement: prolonger ses études est un luxe qu'on ne peut se permettre dans une famille pauvre. Mais pour une fois, c'est la mère, à en croire *Le Premier Homme*, qui miraculeusement aura le dernier mot, décisif : « Monsieur maître, il ira pour l'école », dira-t-elle à Louis Germain.

« Il avait pesé de tout son poids d'homme, écrit Camus dans *Le Premier Homme*,[...] pour modifier le destin de cet enfant dont il avait la charge, et il l'avait modifié en effet. »

Louis Germain, pédagogue passionné, maître admiré et adulé, le père aussi, « sauvera » aussi —mais faut-il mettre des guillemets ?— d'autres enfants arabes comme le kabyle algérien Mouloud Feraoun, instituteur puis inspecteur de l'Éducation nationale, et écrivain, qui sera assassiné par l'OAS quelque jours après la fin de la guerre, à quatre jours du cessez le feu en 1962.

C'est à lui, Louis Germain, modeste instituteur de la III^e République, qu'il dédiera le prix Nobel de littérature qu'il obtiendra en 1957.

Mais alors même que le cours de sa vie va prendre une autre direction de façon inespérée, Camus ressent un étrange sentiment de culpabilité, une véritable trahison, à sentir à quel point cette école du savoir l'éloigne de sa mère et du monde des humbles, lui qui aurait dû rester « cet écolier en rade dans une usine du quartier pauvre » auquel sa pauvreté le destinait.

« Une immense peine d'enfant lui tordait le cœur, comme s'il savait d'avance qu'il venait par ce succès d'être arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres. »

Cette pauvreté, Camus dit à maintes reprises, qu'elle lui a inculqué les vraies richesses, celles du cœur. Camus prend soin de la distinguer de la misère dans laquelle vit la communauté arabe. Si l'une est une fatalité, la seconde, qui « met un interdit sur la beauté du monde » résulte d'une politique injuste et cruelle, comme il l'explique dans *Misère de la Kabylie*.

Rappelons la position peu glorieuse de Sartre qui plus tard, lui dira, non sans cynisme (je cite de mémoire) : « Vous avez été pauvre mais vous ne l'êtes plus ; vous êtes un bourgeois comme Janson et moi. » Pourtant Camus, que l'on sache, ne s'en est jamais glorifié, il en a seulement fait son allié dans ses justes combats.

II. UN HOMME EPRIS DE JUSTICE.

Camus en effet n'aura de cesse de combattre sous toutes ses formes les inégalités sociales qui le hérissent.

1. Des prises de position courageuses

Tout jeune, Camus se montre viscéralement rebelle notamment à l'injustice, aux inégalités, qui frappaient les Musulmans d'Afrique du Nord, avec lesquels il vit en quasi osmose. Sans doute cette attitude s'explique-t-elle par sa proximité avec les pauvres les humbles, ceux à qui la parole a été confisquée.

Depuis l'intervention providentielle de Louis Germain, la voie des études lui est tracée (mais l'autorisation de préparer l'agrég lui sera refusée pour cause de tuberculose) Après avoir réussi sa première partie du bac en 34, il entre en classe de philosophie où il est l'élève de Jean Grenier dont l'influence va être considérable. A peine sa licence de philo en poche, en 1935, il crée à 22 ans le Théâtre du travail et participe à la rédaction de la pièce *Révolte dans les Asturies*, conçue comme un canevas sur lequel les comédiens sont invités à broder, destinée à être jouée dans son théâtre par des amateurs. La pièce décrit l'insurrection de mineurs de 1934, qui eut lieu dans la nuit du 5 au 6 octobre 1934, qui fut brisée par la répression (Le gouvernement de centre-droit (deuxième gouvernement) de la II^e République espagnole fait intervenir l'armée) le 19 octobre, et fit entre 1 500 et 2 000 victimes, dont 300 à 400 militaires. 30 000 ouvriers sont emprisonnés. Le maire d'Alger fait interdire la pièce.

Les prises de position courageuses se succèdent ; en charge de la « propagande dans les milieux musulmans » au PC (où il adhère en 1934 et qu'il quittera en 1937), il diffuse et signe un manifeste d'intellectuels algériens s'opposant au projet de loi Blum-Violette (1936) qui prévoit que seuls vingt mille indigènes sur six millions pourront obtenir la nationalité française.

Mais surtout il déploie une intense activité journalistique parallèlement à son œuvre d'écrivain, que ses talents d'essayiste, de romancier, de philosophe, d'homme de théâtre ont parfois tendance à faire oublier. Ainsi a-t-il collaboré du côté des deux rives de la Méditerranée, à *Alger républicain*, « journal des travailleurs », remplacé par le *Soir républicain* fin 1939, quotidien algérois qu'il dirige, dont il a été le rédacteur en chef, en pleine censure. Un article édifiant et terriblement actuel a été récemment exhumé des cartons des archives d'outre-mer par une journaliste du *Monde*, Macha Sery. Camus appelle les journalistes à servir la vérité et à rester libres face à tous les pouvoirs. Le texte sera interdit de publication et restera inconnu jusqu'en 2012 ! Comment, se demande-t-il, en pleine guerre, conserver sa liberté ? La réponse se résume en quatre points : lucidité, refus, ironie (elle ne rejette pas ce qui est faux, mais dit ce qui est vrai) et obstination. Voire...

Il collaborera aussi à *Paris-soir* dont il fut le secrétaire de rédaction, au journal

Combat en 1944 (dont il a rejoint le réseau de résistance en 43), à *L'Express*, en 1955, entre autres.

2. « Misère de la Kabylie »

Je m'arrêterai sur le très important recueil d'articles dont il assuré le reportage qui lui a été commandé par Alger républicain, à la suite de la famine qui avait éclaté dans cette région misérable (« Le dénuement »).

Misère de la Kabylie DIAPO 1 est un recueil d'articles qui seront repris dans *Chroniques algériennes* en 1958 (1939-1958), où il dénonce les injustices dont est victime la communauté indigène, et combat avec véhémence les idées reçues concernant « l'infériorité de la main d'œuvre indigène », et le mépris où on la tient. La pauvreté (qui lui a inculqué les vraies richesses, celles du cœur, dirait-il,) Camus prend soin de la distinguer de la misère, qui met un « interdit sur la beauté du monde ». Pauvreté et misère. Si l'une est une fatalité, la seconde résulte d'une politique injuste et cruelle,²

« Par un petit matin, j'ai vu à Tizi-Ouzou des enfants en loques disputer à des chiens kabyles le contenu d'une poubelle. À mes questions, un Kabyle a répondu : "C'est tous les matins comme ça." Un autre habitant m'a expliqué que l'hiver, dans le village, les habitants, mal nourris et mal couverts, ont inventé une méthode pour trouver le sommeil. Ils se mettent en cercle autour d'un feu de bois et se déplacent de temps en temps pour éviter l'ankylose. Et la nuit durant, dans le gourbi misérable, une ronde rampante de corps couchés se déroule sans arrêt. Ceci n'est sans doute pas suffisant puisque le Code forestier empêche ces malheureux de prendre le bois où il se trouve et qu'il n'est pas rare qu'ils se voient saisir leur seule richesse, l'âne croûteux et décharné qui sert à transporter les fagots.'[. ;] Il me suffit de savoir qu'à l'école de Talam-Aïach les instituteurs, en octobre passé, ont vu arriver des élèves absolument nus et couverts de poux, qu'ils les ont habillés et passés à la tondeuse. Il me suffit de savoir qu'à Azouza, parmi les enfants qui ne quittent pas l'école à 11 heures parce que leur village est trop éloigné, un sur soixante environ mange de la galette et les autres déjeunent d'un oignon ou de quelques figes ».

Le texte fait surtout référence à des questions économiques. Camus se penche sur les problèmes économiques d'un pays surpeuplé qui consomme plus qu'elle ne produit sur une terre aride et montagneuse. Il dénonce le manque d'écoles qui se fait cruellement sentir, et lutte pour la suppression de la séparation établie en 1892 entre deux systèmes d'enseignement destinés l'un aux enfants européens, l'autre aux indigènes. D'un point de vue socio-économique, Il analyse l'expérience des « centres municipaux » créés en 1938 pour former les populations à un vrai régime municipal à travers l'exemple du village des Oumalous près de Tizi Ouzou. Il propose d'étendre la même expérience à d'autres villages. Cette émancipation administrative permettrait de

² Comme il l'explique dans *Misère de la Kabylie*. ² On se souvient des remarques acerbes de Sartre, qui dira de lui sans aménité que la pauvreté « n'excuse rien : Il se peut, lui dira-il non sans cynisme, que vous ayez été pauvre mais vous ne l'êtes plus ; vous êtes un bourgeois comme Janson et moi. »

rattraper l'erreur que les Français auraient commise d'imposer le statut personnel de musulman aux Kabyles. Sans cesse il revient sur la société kabyle méprisée par le pouvoir, dont il n'a de cesse de louer la fierté et le courage de son peuple, et son amour absolu pour la liberté.

Plus tard en en 45, pour ne citer que ces quelques exemples, Il signera un appel à d'urgentes mesures de justice après les émeutes du Constantinois à Sétif en 1945 et la violente répression qui s'ensuivit. Et par la suite certains articles sous le pseudonyme Mohamed Bensalem, se mettant du côté des gens réduits au silence dont il aura été le porte-parole.

III. LE REVE GENEREUX D'UNE FUSION MULTIETHNIQUE

1. L'Ecole d'Alger et la revendication d'une culture méditerranéenne

En 1936, un foyer informel se crée autour de l'École d'Alger qui regroupe la « bande à Charlot », dont la réflexion est alimentée par la guerre d'Espagne, et la montée du fascisme en Italie, la lutte contre les méfaits de l'état colonial.

La participation à l'École d'Alger va être à l'origine d'une prise de conscience de ses choix décisifs, mais aussi de ses rejets. Pour Camus, la Méditerranée ne doit pas être ramenée à la romanité chrétienne du Bas-Empire, à une latinité non dépourvue de relents malsains, qui fera plus tard le lit des nationalismes et des fascismes. Il combat également l'idée, qui était dans l'air, d'une hiérarchie des cultures. Et en ce sens l'École d'Alger se démarque fondamentalement de l'École coloniale que revendiquaient les algérienistes tendant à justifier la colonisation française en chantant l'énergie des colons venus mettre en valeur la patrie algérienne. Pendant la guerre d'Algérie, la position de Camus est ambiguë, voire ambivalente : s'il se montre réfractaire à l'indépendance, bien que révolté contre certains aspects du colonialisme, il est en faveur de la cohabitation entre les deux pays; deux pays, deux peuples, Français et Arabes d'Algérie. Écartelé, c'est à n'en pas douter chez lui une posture fondatrice, mais tenant des positions courageuses, souvent intenables. En 1956, quand il prononça un appel en faveur de la trêve civile en 1956, il fut conspué aux cris de « A mort Camus ».

2. L'influence de St Augustin

Féru de culture méditerranéenne, Camus, imprégné de cette pensée « inspirée par les jeux du soleil et de la mer », rêve de promouvoir une culture vivante, multiethnique en Afrique du Nord qui est la terre de Jugurtha, roi de Numidie et de saint Augustin l'africain, cet évêque, né en Afrique du Nord près de Bône, non loin du lieu de naissance de Camus, professeur de rhétorique qui adhère au manichéisme fondé par le perse Mani (religion dualiste pour qui le bien et le mal sont deux principes égaux, et qui est, pour le dire vite, un syncrétisme du zoroastrisme, du bouddhisme et du christianisme) ; puis se convertira au christianisme après sa découverte de la philosophie néo-platonicienne qui se développe alors à Alexandrie au 3è siècle. Camus se sent particulièrement proche de celui qui croit en la foi sans refuser la raison et prônera une conception métaphysique de la beauté et de l'amour. C'est de cet Augustin-là que Camus se sent proche, et auquel il va consacrer une partie de son mémoire « Métaphysique chrétienne et néo-platonisme entre Plotin et saint Augustin », rapports entre la pensée hellénistique et la pensée chrétienne, et

non de celui qui représente l'idéal ascétique chrétien fondé sur le péché.

Dans son rêve de fusion multiethnique, il veut associer des écrivains arabes, kabyles, berbères, juifs, chrétiens, autant de communautés vivant en osmose avec la nature méditerranéenne. C'est au nom de ce commun amour de la terre mère, cette « patrie de lumière », qu'il pensera plus tard que Français d'Algérie et Arabes, « frères de soleil », pouvaient s'entendre.

IV. L'ABSURDE OU LA PHILOSOPHIE DU BONHEUR

1. « Il faut imaginer Sisiphe heureux ».

La notion d'absurde qui fonde la philosophie de ce livre, est d'un enjeu majeur. La notion d'absurde (« ce qui est dissonant ») est centrale dans l'œuvre de Camus, on le sait. Elle est présente dans *L'étranger* (1942), au théâtre dans *Caligula* et *Le Malentendu* (1944), elle se retrouve à travers une évolution sensible de sa pensée, jusque dans *La Peste* (1947). Et surtout dans *Le Mythe de Sisyphe*, essai sur l'absurde (1942). En exergue, une phrase de Pindare : « Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise tous les champs du possible ». On retrouve l'auteur de *Noces*.

Le sentiment de l'absurde peut surgir de la « nausée » (référence à Sartre) qu'inspire le caractère machinal de l'existence sans but, de l'hostilité primitive du monde auquel on se sent tout à coup étranger.

« Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'écœurement ».

A quoi bon vivre puisqu'au bout la seule certitude est la mort ce « côté élémentaire et définitif de l'aventure » qui conduit à l'anéantissement de nos efforts et nous révèle donc l'absurdité de la vie. « Sous l'éclairage mortel de cette destinée, l'inutilité apparaît » A quoi bon ? Serait-on tenté de dire. Mais Camus ne se satisfait pas de ce constat désabusé.

En fait, ce n'est pas le monde qui est absurde mais la confrontation de son caractère irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme.

« L'homme se trouve devant l'irrationnel. Il sent en lui son désir de bonheur et de raison. L'absurde naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde » (*Mythe de Sisyphe*)

Ainsi l'absurde n'est ni dans l'homme ni dans le monde, mais dans leur présence commune. Il naît de leur antinomie.

Le Mythe de Sisyphe est l'exemple même de la révolte, positive, qui prend un sens très particulier chez Camus : c'est celui de la conscience d'un destin écrasant qu'il faut affronter. C'est cette révolte qui confère à la vie son prix et sa grandeur, exalte l'intelligence et l'orgueil de l'homme aux prises avec une réalité qui le dépasse, et l'invite à tout épuiser et à s'épuiser, car il sait que « dans cette conscience et dans cette révolte au jour le jour, il témoigne de sa seule vérité qui est le défi ». Le défi, la forme extrême du courage (d'où le titre de la conférence).

La légende de Sisyphe est l'allégorie même de l'absurde qui va déboucher sur

sur une notion positive. Pour avoir osé défier les dieux, Sisyphe fut condamné à faire rouler éternellement un rocher dans le Tartare (rapporte *L'Odyssee*) depuis le sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé, dit Camus, avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir :

« Sisyphe regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

C'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphe m'intéresse. Un visage qui peine si près des pierres est déjà pierre elle-même! [...] À chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. Il est plus fort que son rocher [...] La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. Il n'est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris. » (*L'Homme révolté*)

Mais si l'absurde nous révèle l'absurdité de la condition humaine, le revers de la notion est qu'elle permet à l'homme de voir le monde d'un regard neuf : l'homme est profondément libre à partir du moment où il connaît lucidement sa condition sans espoir. Et cette absence totale d'espoir métaphysique, il faut le préciser, « n'a rien à voir avec le désespoir » ou la détresse. Camus le répétera à maintes reprises : « être privé d'espoir, ce n'est pas désespérer » bien au contraire. L'homme absurde « a désappris d'espérer » : il sait qu'il « n'y a pas de lendemain » et que « l'indifférence à l'avenir » est indissociable de « la passion d'épuiser tout ce qui est donné. » D'où un bonheur de vivre qui ressortit à l'hédonisme, proche des épicuriens et Ronsard : « Cueillez dès aujourd'hui »...Et la vie sera vécue d'autant plus pleinement qu'elle n'a pas de sens. « Il faut imaginer Sisyphe heureux. » Notons que l'expression, aux dires de JF Mattéi que je remercie pour cette information inédite, semble avoir été empruntée au philosophe japonais Shûzô Kuki,, étudiant de Heidegger et inspirateur de Camus, auteur de *La structure de l'iki* (1926, réédition PUF, 2004). Il emploie l'expression « Sisyphe heureux » dans ses *Propos sur le temps* (1928). Ce dernier ouvrage est introuvable.

Pour Camus, Il s'agit de multiplier avec passion les expériences lucides, pour « être en face du monde le plus souvent possible ». C'est ainsi que l'homme peut alors se sentir délivré des règles communes et apprendre à vivre « sans appel » et à « mourir irréconcilié ». Cette attitude est illustrée par cette formule saisissante dans la préface de *L'Envers et l'endroit*, son premier ouvrage paru en 1937 aux Editions Charlot : « Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre ».

Idéalement, face à l'absurde, la réponse pourrait être le suicide. Camus en refuse le principe et l'écrit sans ambages :

« Je tire de l'absurde, trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté, ma passion. Par le seul jeu de ma conscience, je transforme en règle de vie ce qui était invitation à la mort - et je refuse le suicide ».

De même qu'il refuse ce qu'il nomme le « suicide philosophique des

existentialistes » dont les doctrines se situent hors du monde, en ce qu'elles font appel à la transcendance et fondent leur liberté sur Dieu. Camus fait allusion à Jaspers (influencé par les philosophes mystiques chrétiens, mort en 1963, contre le réalisme matérialiste,) Chestov russe, mort en 1938, Kierkegaard, protestant danois. Ceux-là, écrit Camus, cherchent le sens de la vie dans la croyance religieuse, divinisant l'irrationnel et faisant de l'autre monde le tremplin de l'éternité. Camus ne saurait adhérer philosophiquement à aucune de ces attitudes dans la mesure où elles cherchent refuge hors du monde. « Notre royaume est de ce monde ». Mais surtout « l'homme est sa propre fin », devise de Camus, ce qui serait blasphématoire pour un St Augustin pour qui c'est « Dieu [qui] est la fin de l'homme ». Pour Camus, il s'agit de vivre seulement avec ce qu'il sait, c'est-à-dire avec la conscience de l'affrontement sans espoir entre l'esprit et le monde. « Volonté d'impuissance dans un monde où l'on n'intervient pas », sagesse du tao. Il a lu les philosophes du taoïsme sur les conseils de Jean Grenier sans doute, Lao-Tseu (contemporain de Confucius et père fondateur du taoïsme) ou Tchouang-Tseu. Il faut vivre les yeux ouverts sur la vie et la mort en acceptant de ne pas tout maîtriser (lâcher prise des bouddhistes). Ne désirer que ce que l'on peut avoir. L'esthétique absurde est, certes, dans le dépassement des épreuves et le mépris de la mort. Mais elle est aussi dans l'urgence de vivre intensément le présent : « Le présent et la succession des présents devant une âme sans cesse consciente, c'est l'idéal de l'homme absurde. » (*L'Homme révolté*)

2. La révolte, une tension positive

L'Homme révolté en 1951 qui fait suite au *Mythe de Sisyphe*, s'interroge entre autres sur le rôle de la révolte philosophique et historique (qui l'opposera à Sartre en particulier). L'ouvrage qui comprend quatre parties va se clore sur la question importante de la pensée de midi laquelle est au cœur de la réflexion particulièrement et éclairante de Camus. Il en sera question un peu plus loin.

On connaît la célèbre formule liminaire : Qu'est-ce qu'un homme révolté ? « L'homme révolté est celui qui dit non ». Mais on connaît moins peut-être la suite : « C'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. » On reconnaît bien là les paires antithétiques propres à Camus, qui ne sont pas de pures contradictions mais relèvent sans doute de la dialectique toujours présente dans son œuvre. Camus prend l'exemple précisément de la dialectique du maître et de l'esclave. Un esclave qui se révolte contre son maître, dit non à la situation qui lui est faite mais il affirme en même temps sa dignité d'homme. L'antinomie, une fois encore, est le maître mot. La révolte soustrait l'homme à sa solitude, car elle est expérience collective, solidaire, mais elle le ramène aussi à cette solitude, car c'est aussi une ascèse. Solidaire/solitaire. En témoignent les figures tutélaires de la révolte, déclinées dans l'ouvrage, Prométhée, Achille (Patrocle), Œdipe, Antigone ou Spartacus. Celle-ci est l'expression la plus pure de la liberté, mais elle impose une tension, une limite, notion fondamentale chez Camus. « L'absurde, c'est la raison lucide qui constate ses limites. » C'est ce qui la distingue de la révolution. Dès 1944, Camus s'en explique : « la révolte est un état spontané », la révolution une « action concertée ». Si la révolution a pour but de « transformer le monde » (Marx) la révolte a pour but de « transformer la vie » Rimbaud. Mais Camus fait le procès des révolutions qui ont été dévoyées, engendrant les pires fanatismes, les pires despotismes et totalitarismes. Sartre

ne lui pardonnera pas d'avoir été à contre-courant de la vulgate marxiste.

Pour Michel Onfray, Camus représenterait la gauche dionysienne, cette gauche qui se « nourrit de la pulsion de vie » aux hérauts de la gauche apollinienne — représentés en l'occurrence par les Sartriens — définie comme une gauche de ressentiment, celle de « la pulsion de mort », un « socialisme des passions tristes » et des rêves gris.

La révolte se distingue non seulement de la révolution chez Camus mais également du nihilisme qui est pour lui la perversion de la révolte. L'exemple le plus frappant de « nihilisme radical » pour Camus est celui que prône André Breton, celui qu'on a appelé le « pape du surréalisme » à travers ses affirmations péremptoires et fracassantes « L'acte surréaliste le plus simple consiste à descendre dans la rue, revolver au poing et à tirer au hasard dans la foule » (Mais fallait-il vraiment les prendre au premier degré ? se demande Michel Onfray. Encore que, à notre époque...) Camus est sévère à ce sujet.

La pièce *Les Justes*, écrite en 1948, joué en 1949 pose précisément la question du nihilisme. On connaît l'argument historique. En février 1905, A Moscou, un groupe de terroristes, appartenant au parti socialiste révolutionnaire, organise un attentat à la bombe contre le grand-duc Serge, oncle du tsar. Dans la pièce, Ivan Kaliayev (Serge Reggiani) chargé de lancer la bombe est tétanisé au moment de passer à l'acte lorsqu'il s'aperçoit de la présence de deux enfants (nièce et neveu du grand-duc) dans la calèche. Stepan, l'ancien bagnard, porteur d'un nihilisme moral, lui reproche ses hésitations. Dora (Maria Casarès) elle, lui donnera raison. QUELLES QUE SOIENT LES RAISONS IL Y A DES LIMITES À NE PAS FRANCHIR. Le sens de la mesure sépare le juste (mesure) de l'assassin (démessure). Et cette limite, c'est que les innocents ne doivent pas payer pour le despote. Si meurtre il doit y avoir, il doit être ciblé, non aveugle. Préserver l'innocence des enfants. Bornage du politique par l'éthique. Sur la question de la violence, et partant du terrorisme, Camus a une attitude claire : « Ce n'est la même chose de tuer un soldat ennemi ou un auxiliaire français des nazis et de frapper aveuglément des femmes et des enfants. Aucune cause ne justifie la mort de l'innocent ». (Le jour suivant il tuera le Grand Duc, et refusera sa grâce comme le lui demandait la grande duchesse.)

« Quelle que soit la cause que l'on défend, elle restera toujours déshonorée par le massacre aveugle d'une foule innocente ... »

IV. LA FASCINATION POUR LES VALEURS LA GRECE ANTIQUE

1. L'appropriation des grands mythes grecs

Il est capital de s'interroger sur le recours aux mythes grecs dans la révolte camusienne, dont il dit qu'ils sont « à la mesure de sa passion et de son angoisse ».

« Les mythes sont faits, écrit-il, notamment dans la Préface à la réédition de *L'Envers et l'Endroit* (en 1958) pour que l'imagination les anime, [...] ils n'ont pas de vie en eux-mêmes. Ils attendent que nous les incarnions. Il faut dépasser l'anecdote pour l'élever à la dimension universelle du récit fabuleux. En cela il lui donne une plus grande liberté. De plus il y a toujours une énigme à déchiffrer ».

L'hellénisme de Camus est, une composante essentielle sa philosophie. Ses grandes idées en effet ne peuvent se comprendre sans sa foi profonde dans les

valeurs de la Grèce antique : beauté, mesure, équilibre, qu'il ne cesse de revendiquer : « Je me sens un cœur grec », écrit-il dans *Actuelles*. Ou encore : « Le monde où je suis le plus à l'aise : le mythe grec » (*Carnets II*). Dionysisme hellénique, atticisme des Hellènes, innocence de l'homme, autant de concepts sous-tendus par l'amour grec de la vie qui affirme : « Tout mon royaume est de ce monde. » (*L'Envers et l'Endroit*).

Il faudrait se demander pourquoi que Camus a recours aux mythes grecs dans les essais (et bibliques dans une moindre mesure dans les récits et nouvelles *La Chute*, *L'Exil et le Royaume*, *La Femme adultère*, *Jonas*, *Le premier Homme* où il réinvente sa naissance comme une nativité laïque. La question reste à éclaircir). Quoiqu'il en soit, il a besoin de la distanciation que lui apporte le mythe et aussi de son universalité pour parler de son propre vécu. Une garantie en quelque sorte d'authenticité. Outre *Le Mythe de Sisyphe* dont il a déjà été question, il faut citer, parmi les mythes fondateurs chez Camus, *Le Minotaure* ou *La Halte d'Oran*. Camus exècre cette ville de « provinciaux qui font le boulevard », où, journaliste à *Paris Soir*, il s'installe avec son épouse Francine, oranaise d'origine, à partir de février 1940, puis en 1941 :

« Nulle possibilité de salut, écrit-il dans cet essai, ne peut venir de cette ville minérale qui tourne le dos à la mer, s'enroule sur elle-même comme un escargot, et où l'on erre comme dans un labyrinthe[...] Oran est un grand mur circulaire et jaune, recouvert d'un ciel dur. Mais on tourne en rond dans des rues fauves et oppressantes, et, à la fin, le Minotaure dévore les Oranais: c'est l'ennui. »

Oran lui inspire quelques réticences et même des railleries, ville escargot labyrinthique qui tourne le dos à la mer, *Prométhée aux enfers*, dans cet essai lyrique, paru en 1947 (puis réédité en 1954 dans *L'Été*) l'hellénisme de Camus se nourrit d'Eschyle dont il adapta déjà dans sa jeunesse le *Prométhée enchaîné*. Enchaîné sur une colonne aux confins du monde, ce rebelle grec est la figure du refus qui ose se rebeller contre les dieux en volant le feu sacré de l'Olympe. C'est le plus grand mythe de l'intelligence révoltée, (mais non révolutionnaire, ce que Camus ne sera pas) Quant à *L'Exil d'Hélène*, il est un hymne à la Méditerranée et à la Grèce, qui célèbre les noces du ciel et de la terre, de la beauté et de l'angoisse, de la lumière et des ombres, de silence et de la musique :

« La Méditerranée a son tragique solaire qui n'est pas celui des brumes. Certains soirs sur la mer, au pied des montagnes, la nuit tombe sur la courbe parfaite d'une petite baie et des eaux silencieuses monte parfois un plénitude angoissée.»

Si les Grecs ont touché au désespoir c'est toujours à travers la beauté et ce qu'elle a d'oppressant » (à René Char, cette Hélène, passion commune, fraternellement).

Dans le droit fil de ces imprégnations grecques, il faut noter l'influence de Nietzsche (notamment *Naissance de la tragédie* pour l'opposition entre dionysiaque et apollinien) « Je dois à Nietzsche une partie de ce que je suis », écrit Camus en 1954. Sans doute cet aveu s'adresse-t-il à celui qui salua l'audace des néo-platoniciens, adeptes d'une « philosophie de la nature », mais qui fustigea aussi, sous toutes ses formes, l'illusion des arrières mondes: ce qui compte. C'est notre monde, en tant qu'il est joie, création et plénitude vitale, volonté de puissance. Mais c'est surtout du Nietzsche amoureux du Sud, que

Camus se sent fraternellement proche. Stefan Zweig en parle admirablement dans son *Nietzsche*³, publié en 1919: « Nous avons besoin du Sud à tout prix, d'accents limpides, innocents, joyeux, heureux et délicats. », au contact duquel il avoue s'être « dégermanisé » [...] « Magie de la lumière, ciel de saphir ». « Jamais langue d'un poète allemand n'est devenue aussi libre, aussi méridionale, aussi pénétrée de soleil, aussi capiteuse, aussi païenne », écrit Stefan Zweig.

La Grèce, Camus ne s'y rendra pas en 1940, comme il en avait caressé le projet. Il lui faudra attendre 1955. La guerre l'oblige à s'exiler. L'exil, c'est Paris, avec sa brume, ses « pigeons sales », ses « arbres noirs », des « gens à la peau blanche ».

2. Le mythe de Némésis et la pensée de midi.

Après Sisyphe, Prométhée, Hélène, il nous reste à convoquer un dernier mythe, NÉMÉSIS, déesse de la mesure, où va s'incarner la pensée de midi ou le juste milieu. Némésis, opposée à l'Hybris, est la déesse de la mesure, chargée de surveiller l'équilibre du monde, et d'empêcher celui-ci de basculer dans l'excès. Dans la mythologie c'est elle qui est chargée de châtier Hybris ou la démesure. La révolte de Camus s'éclaire d'un jour nouveau. Ce couple antinomique, mesure et démesure, est au centre de la conception de la révolte chez Camus. La révolte doit respecter la mesure, contrairement à la révolution qui crée historiquement des fanatiques et tyrans et, de ce fait, verse dans la démesure. L'attentat est de l'ordre de l'Hybris, crime moral qui s'en prend à l'innocence des enfants. La mesure n'est pas la modération, comme on pourrait le croire, mais « pure tension ».

Toutes les images méditerranéennes chez Camus se développent autour de cette pensée de Midi (dans le sillage de Nietzsche qui eut cette formule après avoir entendu la Carmen du Bizet, et que va reprendre Char lors d'une émission radiophonique). La Pensée de midi ou solaire qui conjugue les hasards de sa naissance dans l'alliance du soleil et de la mer et ses choix philosophiques, à la recherche de l'harmonie des extrêmes ou des contraires⁴.

Mais à ce sens symbolique et allégorique, se greffe un sens littéral qui est au cœur même de l'esthétique solaire de Camus. Le zénith est bien ce moment privilégié où la lumière s'immobilise, « une limite dans le soleil » :

« La pensée de Midi pourrait marquer au mitan de la journée l'arrêt du soleil au zénith et désigner cet instant d'équilibre parfait où le jour et la nuit font jeu égal. C'est aussi cela la pensée méditerranéenne de Camus, suspendue entre le oui et le non,

³ Stefan Zweig. *Nietzsche*, Stock, réédit. 2009

⁴ Un exemple parmi d'autres : le soleil est nécessaire à la terre mais sans excès sinon, il ouvre à la brûlure irrémédiable de *l'Étranger*. Un exemple parmi d'autres : le soleil est nécessaire à la terre mais sans excès sinon, il ouvre à la brûlure irrémédiable de *l'Étranger*. Dans *Alger républicain* (fondé par Pascal Pia en 1938) entre 38 et 39, une chronique littéraire et des chroniques littéraires, dont *La Nausée*, « Un roman où l'équilibre est rompu, où la théorie fait du tort à la vie »⁴

retenue entre l'envers et l'endroit, au point d'équilibre entre l'exil et le royaume. »⁵

La notion de mesure est particulièrement importante à l'heure des bilans, en 1948, au sortir de la guerre. Car si la mesure est l'apanage de l'hellénisme, et donc du monde méditerranéen, la démesure hélas aura été celui de l'Europe, avec ses monstrueux totalitarismes :

« Jetés dans l'ignoble Europe où meurt privée de beauté et d'amitié, la plus orgueilleuse des races, nous autres méditerranéens vivons toujours de la même lumière. Au cœur de la nuit européenne, la pensée solaire [...] attend son aurore » (« La pensée de Midi », in *L'homme révolté*).

« L'Europe s'est dégradée en éclipsant le jour par la nuit. Toute la beauté s'est enfuie »

V. LA CELEBRATION LYRIQUE DE LA REVOLTE.

La révolte camusienne, et c'est l'apport sans doute le plus original de Camus à la notion, n'aurait aucun sens si elle n'était liée avec la beauté, avec le lyrisme : « Il faut chanter la beauté et se révolter » (*L'Homme révolté*). Et surtout : la révolte devient inhumaine si elle ne va pas de pair avec la célébration lyrique par essence, de la beauté . « Le lyrisme est du côté du oui, mais sans lui le non devient nihilisme ».

Admirer la beauté du monde. Tel est le devoir de l'homme. Sans doute l'influence de Plotin (205-270 AP. J-C), penseur de la beauté, a-t-elle été décisive pour l'auteur de *Noces*, paru en 1939 qui ne peut qu'être séduit par la mystique plotinienne qui, dans sa quête de l'unité, prône l'union entre l'homme et le monde, décrit « l'intelligence d'une façon sensuelle ». Rappelons que Plotin est le fondateur du néo-platonisme qui concilie la philosophie de Platon et plusieurs éléments de la spiritualité orientale. L'Âme, entre autres hypostases ou principes divins, pour Plotin, est la médiation entre l'Intelligence dont elle procède et le monde sensible qui en émane. Elle est une parcelle de cette Âme engendrée par l'Intelligence contemplant l'Un. On atteint Dieu par l'élévation spirituelle de la pensée, par l'extase mystique :

« Souvent, écrit Plotin, cité par Camus, lorsque je m'éveille à moi-même en sortant de mon corps (extase mystique) et qu'à l'écart des autres choses, je rentre en moi je vois une beauté d'une force admirable. »

Le vrai lyrisme est dans la beauté du monde. Il faut vivre, ici et maintenant, pour que se déploie le lyrisme. L'évidence abstraite se retire devant le lyrisme des formes et des couleurs » (*Le Mythe de Sisyphe*.) Les noces du ciel et de la terre célèbrent la fête des sens, couleurs, lumière, odeurs, atteignant à une

⁵ Jean-Pierre Ivaldi, in *Albert Camus et la pensée de midi*, éd. Ovidia, 2008, p.43.

jouissance quasi cosmique. L'univers entier est convoqué dans ce chant splendidement jubilatoire. Il faut rappeler à quel point le sud, la méditerranée de Camus a un rapport, lyrique, géographique et mental, avec les commencements, l'innocence du premier homme. Et tout naturellement c'est l'image de L'Éden qui s'impose : Lourmarin où il s'installera en 1958, pour y mourir non loin deux ans après.

« Une matinée liquide se leva, éblouissante sur la mer pure. Du ciel, frais comme un œil, lavé et relavé par les eaux, réduit par ces lessives successives, à sa trame la plus fine et la plus claire, descendait une lumière vibrante qui donnait à chaque maison, à chaque arbre, un dessin semblable, une nouveauté émerveillée. La terre, au matin du monde, a dû surgir dans une lumière semblable. » (Retour à Tipasa, 1952, faisant suite à *Noces à Tipasa*, écrit en 1937, extrait de *Noces* qui comprend aussi *Le vent à Djemila*, *L'Été à Alger* et *le Désert*) publié à Alger en 1939)

Les noces du ciel et de la terre n'y sont pas célébrées avec une puissance transcendante (cf. « penseur radical de l'immanence » pour Onfray) mais avec la beauté d'ici-bas, dans la plénitude de la nature méditerranéenne, éclatante aussi bien dans les paysages que sur le corps de femmes. Et les heureux pour Camus, ce sont ceux qui appartiennent à « toute une race née du soleil et de la mer, vivante et savoureuse » qui ont le culte et l'admiration du corps. Une sensualité pénétrée d'érotisme et sans doute pas loin de porter en soi certains élans mystiques.

« Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écri, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. A certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent vainement de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de couleurs qui tremblent au bord des cils. L'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la gorge et suffoque dans la chaleur énorme. A peine, au fond du paysage, puis-je voir la masse noire du Chenoua qui prend racine dans les collines autour du village, et s'ébranle d'un rythme sûr et pesant pour aller s'accroupir dans la mer ».

Le monde chante secrètement selon le rythme que peut percevoir celui qui s'ouvre à lui dans une « tendre indifférence ». Une fois encore il faut noter ce couple antithétique, auquel font écho « sérénité crispée », « tragique solaire » « plénitude angoissée », « tendre indifférence du monde » « mort heureuse », « culpabilité raisonnable ». Et Char : la « sérénité crispée ».

Mais la fusion heureuse avec le monde entre le oui et non, l'envers et l'endroit, entre l'exil et le royaume, l'atticisme et le christianisme, le dyonysisme et l'apollinien est refusée au nom de la lucidité, telle que l'entend Char : « la lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil », Char lui-même pénétré de l'influence des présocratiques et Héraclite. Opposition dynamique des contraires. Il s'agit de ne pas choisir entre les contraires mais de se maintenir sur la ligne de

crête : « Au sommet de la plus haute tension, va jaillir l'élan d'une droite flèche ; du trait le plus dur et le plus libre ».

Le lyrisme de Camus dit, la tension, le balancement entre les antinomies qui ne doivent pas se résorber. Le doute contre la certitude. C'est ce qui le rend si attachant. Émotion et lucidité qui ne vont pas sans souffrance.

« Le courage, écrit-il, est le juste milieu entre la peur et l'audace. »

Pour Camus, c'est ce monde méditerranéen qui a toujours donné sens à sa vie et que les intellectuels parisiens ont qualifié de sauvage, d'archaïque, et de barbare. Innocence du monde grec et méditerranéen. Mais Camus ne cessera de revendiquer: « [son] heureuse barbarie », et parodiant la phrase de Térence, il écrira : « Rien de ce qui est barbare ne peut nous être étranger ».

Conclusion : Une vie de combats

Sa vie a été un combat sur tous les fronts contre l'injustice, les humiliations dont sont victimes les plus faibles et les plus pauvres, contre la barbarie. Il a sans cesse défendu les droits des humbles, des réprouvés, des exclus, il a même ouvert un théâtre aux personnes les plus défavorisées, il a enseigné aux enfants juifs privés d'école pendant la guerre parce que juifs, il en a caché quelques-uns à Chambon-sur-Lignon, il est allé au secours des exilés espagnols antifascistes, il a condamné les totalitarismes (dans *La Peste* il renvoie dos à dos les fascismes bruns européens de Mussolini, d'Hitler et de Franco mais aussi les fascismes rouges des pays de l'Est comme la Hongrie) il a combattu la peine de mort, à travers ses positions théoriques et aussi dans son œuvre un principe pour lui infaillible. (Je citerai *Réflexions sur la guillotine* suivi d'un collectif *Réflexions sur la peine de mort* 1957, *la Peste*, *l'Étranger*, *Le Premier Homme* (le père assiste à une exécution) .Pour lui la peine de mort, outre sa cruauté, est marquée du sceau de l'inutilité et de l'hypocrisie. Quel effet attendre d'une loi qui punit mais ne prévient pas ? Cf. Hugo, *Le Dernier jour d'un condamné à mort*. Il répugne à la violence qui fait commettre meurtres et attentats mais condamne l'État homicide qui en croyant faire un exemple ne peut que démultiplier la violence. Et parfois engendrer des martyrs). Il signera ainsi la grâce de Brasillach par principe, bien que l'homme soit antisémite et pronazi. Ou encore Rebatet. Autres positions qui manifestent une position courageuse : il a refusé de siéger à l'Unesco qui abrita un représentant de l'Espagne franquiste, défendu des objecteurs de conscience, il a été le seul intellectuel occidental à avoir dénoncé l'usage de la bombe atomique deux jours après le bombardement d'Hiroshima et de Nagasaki dans un éditorial resté célèbre à *Combat* (58 numéros entre 41 et 44, mouvement uni de Résistance et de Libération nationale, réseau de résistance. Refus de la violence ? Nourri de pacifisme dans l'entre-deux guerres, il rejoindra la Résistance sans prendre les armes.

Combat, le maître mot qui a lui seul résume le courage de Camus, et celui de la lucidité sans complaisance, celui de refuser de se couler dans le moule de l'indifférence, celui de résister sur tous les fronts. Et aussi d'être souvent à contre-courant du « politiquement correct », et même ambigu au nom d'une loyauté d'une honnêteté inébranlable. Refusant les diktats des partis. Souvent entre deux feux. A contre-courant de la pensée admise. C'est à n'en pas douter, un homme torturé, écartelé entre doute et certitude, entre passion et devoir. De ces contradictions, MARIA CASARÈS, qui a rencontré Camus en

1944, et vécut avec lui un amour passionné, a écrit dans un livre de souvenirs. Et c'est à elle que je laisserai le dernier mot :

« J'ai aimé et j'aime Camus parce que pris dans ses contradictions qu'il était le premier à dénoncer [...] il a employé toute son attention à ne jamais se laisser distraire de cette veine vive sans jamais s'en détourner pour rester fidèle à sa passion de justice et de vérité »